

## Postface

(parue dans *Marguerite de Valois, la « reine Margot »*, Plon «Tempus», 2005 [réédition de *Marguerite de Valois, histoire d'une femme, histoire d'un mythe*, Payot, 1993])

À peine le livre qu'on vient de lire était-il publié, que la question posée dans ses dernières lignes (« l'amorce d'un changement ? ») se voyait brutalement repoussée par un film à gros budget et une salve de publications consacrées à la reine Margot, soit la plus forte tentative de réactivation du mythe qu'ait connu le XX<sup>e</sup> siècle. Dans le même temps toutefois, et surtout au cours des années suivantes, la poursuite des recherches sur Marguerite de Valois a confirmé le retour en grâce de cette femme dans la communauté des chercheurs, et la parution de ses œuvres complètes a constitué la plus importante mise au jour de documents nouveaux depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est donc particulièrement intéressant, douze ans après la publication de cette étude, de faire le point sur ces nouveaux développements – et de vérifier une fois de plus l'importance déterminante du contexte idéologique et politique global dans la vie posthume de ce personnage.

Commençons par le mythe. Loin d'être abandonné à son sort – celui d'une lente dégénérescence –, il a été remis en selle de manière spectaculaire en 1993, l'année même de la parution de cette étude, à l'occasion du tournage de *La Reine Margot* et des premières publications qui l'ont accompagné, puis surtout en 1994, lors de sa sortie, soutenue par une masse d'ouvrages consacrés au personnage. Le film, annoncé depuis plusieurs années, dirigé par un réalisateur auréolé de prestige (Patrice Chéreau), tourné avec certains des plus fameux acteurs français et européens (Isabelle Adjani, Daniel Auteuil, Virna Lisi...), soutenu par une couverture médiatique et une campagne publicitaire quasi sans précédent dans l'histoire du cinéma français, est sorti à l'occasion du festival de Cannes et il a constitué l'un des événements culturels phares de l'année. Quant aux productions culturelles reliées d'une manière ou d'une autre à cet événement, elles ont concerné le film lui-même (scénario, bande son, vidéos), le roman de Dumas (pas moins de douze rééditions, dont onze en texte intégral), les biographies de la reine (trois nouvelles) et ses propres œuvres (une édition en poche de ses *Mémoires*). Un tel tir groupé montre assurément que la culture est devenue une industrie, et que les industriels attendaient beaucoup de cette brave Margot. Pourtant, cette débauche d'efforts n'a pas donné les résultats espérés. Aucune *margomania* ne s'est déclenchée, et le film n'était toujours pas rentabilisé plus de six mois après sa sortie.

Sans doute est-il pour beaucoup dans ce semi échec. Malgré la flamboyance des décors et le talent des acteurs, malgré les moyens mis en œuvre, cette production concoctée pour séduire tous les publics ne paraît en avoir satisfait véritablement aucun. Les parti-pris esthétique et politique de Chéreau (retrouver « le bruit et de la fureur » de la dramaturgie shakespearienne, lire la Saint-Barthélemy à travers le prisme de la shoah) ont considérablement brouillé la lisibilité historique de l'épisode, sans pour autant compenser en déshabillés suggestifs le manque à gagner en histoire de France. Le public populaire, désormais seul vrai « connaisseur » de Margot, car toujours abreuvé des *Histoires d'amour de l'histoire de France* (six rééditions entre 1968 et 1991), ne pouvait guère s'y reconnaître ; le public cinéophile, lui, rétif aux « films en costume », n'a

pas vu l'intérêt de cette sulfureuse saga. Par ailleurs, les modifications effectuées sur l'intrigue (la disparition quasi complète de Charlotte de Sauve, l'amointrissement du rôle de Margot, l'importance donnée à Henri III, grand absent du roman de 1845...) aussi bien que la trahison complète du message politique de Dumas (notamment la transformation de son jeune surhomme, Henri de Navarre, en quadragénaire campagnard et terrorisé), ne pouvaient que dérouter les amateurs du romancier, toujours très nombreux eux aussi (huit rééditions de *La Reine Margot* entre 1968 et 1992, sans compter les autres œuvres). À l'inverse, le recyclage d'autres messages de Dumas, fort signifiants pour lui mais devenus complètement obsolètes à la fin du XX<sup>e</sup> siècle (les Valois forcément dégénérés, les princesses plus dévergondées que jamais), n'ont pu que décevoir le public éclairé, désormais fort étoffé, que passionnent les nouvelles approches historiques, et notamment celui qui avait grandement apprécié *l'Histoire des femmes en Occident*.

La critique cinéphilique, passionnée par les seules questions de forme, n'ayant pas jugé bon d'éclairer ces différentes distorsions (que du reste elle n'a sûrement pas vues)<sup>1</sup> et s'étant donc trouvée dans l'incapacité de créer la moindre controverse (qui aurait peut-être modifié la perception du film), restait aux spectateurs demeurés sur leur faim à se tourner vers les livres. La lecture du roman de Dumas, pour autant qu'on ne recule pas devant ses six à sept cents pages, était certes susceptible de faire réfléchir – mais non de saisir l'intérêt d'un tel battage à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. L'édition des *Mémoires* de la reine, pour autant qu'on ait découvert qu'elle en avait écrits, ne proposait aucunement un regard neuf sur le sujet ; confectionnée pour une petite maison d'édition toulousaine par Sylvie Rozenker, traductrice d'anglais visiblement aussi peu versée dans les secrets de la langue française que dans ceux de l'histoire du XVI<sup>e</sup> siècle, elle livrait un texte truffé de fautes d'orthographe (pourtant modernisée), précédé de deux notices ultra courtes mais néanmoins parsemées d'erreurs et de motifs légendaires, éclairé de notes brèves mais néanmoins parfois fautives, et suivi d'une courte postface inspirée de la présente étude – heureusement non citée !

Les récits de vie, de leur côté, devaient se ressentir du même opportunisme et de la même médiocre qualité. André Castelot, populaire biographe qui depuis le début des années 1960 s'est penché sur tout ce que l'histoire de France comprend de grands hommes et de femmes célèbres, n'avait pas encore eu l'idée de s'intéresser à la dernière des Valois ; dès 1993, il donnait une *Reine Margot* conforme au reste de sa production. Un Gascon amateur d'histoire, Jean Castarède, déjà auteur d'une *Gabrielle d'Estrées ou la passion du roi* et futur signataire d'une *Géographie sentimentale de l'Aquitaine*, livrait pour sa part, dès 1993 lui aussi, des réflexions du même tonneau dans une *Triple Vie de la reine Margot : amoureuse, comploteuse, écrivain*. Nulle nouveauté n'était attendue de ces productions, dont le caractère opportuniste saute aux yeux, et qui s'inscrivent dans un sillon creusé depuis plus de cinquante ans. Rien de neuf non plus dans la réédition de l'étude de Hugh Ross Williamson († 1978), parue en anglais en 1973 sous le titre *Catherine de' Medici*, traduit en français en 1979 dans le même esprit (*Catherine de Médicis*) et soudain rebaptisé *Catherine de Médicis, mère de trois rois de France et de la reine Margot*. En revanche, on était en droit d'attendre du neuf et du sérieux de la *Marguerite de Valois* de Janine Garrisson, spécialiste connue pour ses études sur les

---

<sup>1</sup>. Geneviève Sellier a montré qu'« aucun périodique, sauf *Télérama* [...], ne consacre la plus petite attention à la question des sources, sauf pour reprendre les prétendus repères historiques vraisemblablement fournis par le dossier de presse du film, parce qu'il est entendu que le créateur est souverain. » (« *La Reine Margot* au cinéma : Jean Dréville (1954) et Patrice Chéreau (1994) », in O. Krakovitch, G. Sellier et É. Viennot (dir.), *Femmes de pouvoir : mythes et fantasmes*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 214).

protestants du XVI<sup>e</sup> siècle et la Saint-Barthélemy. Il n'en fut rien, bien au contraire. Son ouvrage, confectionné à partir de la biographie de Mariéjol et de l'étude qu'on vient de lire, accumulait les imprécisions, les contradictions, les erreurs et même les « clin d'œil douteux » – autant d'éléments épinglés par Philippe-Jean Catinchi dans *Le Monde des livres* du 3 juin 1994, puis analysés par Denis Crouzet, autre historien du temps des derniers Valois, dans une étude au titre évocateur : « La caravane des perles : notes critiques à propos de la “dame aux chameaux” ».

Ce sont pourtant ces livres qui devaient se vendre à des milliers d'exemplaires durant tout le reste de l'année, celui d'André Castelot ayant été réédité dès 1994. La présente étude en effet, sobrement recensée lors de sa sortie mais devenue introuvable en librairie dès l'ouverture du festival (suite à quelques interviews et à quatre lignes élogieuses parues dans l'article du *Monde des livres* précité), ne devait être à nouveau disponible que six bons mois plus tard, soit après la retombée de toute cette agitation. Entre temps, néanmoins, deux articles résumant ses principales conclusions avaient paru, l'un sous forme de postface à l'édition de *La Reine Margot* au Livre de Poche, l'autre dans la revue *L'École des lettres*, très diffusée parmi les enseignants du second degré. En Italie en revanche, c'est ce livre que le grand éditeur Mondadori choisit pour accompagner la sortie du film dans ce pays, à l'automne 1994 ; mettant en relation l'histoire et la légende de celle qui demeure une « fille Médicis », il figura durant plusieurs semaines parmi les dix meilleures ventes de la saison.

Ainsi, parmi les éléments ayant contribué à l'échec de la remise en selle du mythe en France, sa contestation explicite et l'analyse du rôle qu'il joue dans la société française depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle paraissent n'avoir joué qu'un rôle assez secondaire. Cet échec se mesure en effet, au-delà des résultats décevants mentionnés plus haut, par la rareté des publications postérieures affichant le titre de « reine Margot ». Il s'agit tout d'abord de deux romans historiques : *Nérac, ville Renaissance : le roi Henri, la reine Margot, le ministre Sully*, de Jean-Amédée Saubion (Nérac, 1995), et *Les Amours de la reine Margot : les amants sacrifiés*, de Jocelyne Godard (Paris, 2003). Le troisième et dernier ouvrage est plus surprenant, puisqu'il s'agit d'une étude due à un spécialiste de l'histoire moderne et plus particulièrement de la sorcellerie, Robert Muchembled, qui sous un titre bien racoleur (*Passions de femmes au temps de la reine Margot, 1553-1614*, Paris, 2003) s'intéresse à la punition des crimes et délits féminins aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. On ne voit pas bien en quoi la reine peut servir de démonstration à ce sujet. Il n'est du reste guère question d'elle au-delà d'expressions semées par ci par là (« au temps de la reine Margot », « le siècle de Margot », etc.) et au-delà du premier chapitre, intitulé « Margot l'indomptable » – résumé des biographies disponibles, conduit sur un ton badin qui rappelle les pseudo études du milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Sans doute l'historien, qui intitule son chapitre sur le viol et la condamnation à mort de l'infanticide « Au malheur des dames », n'a-t-il pas résisté au plaisir de faire un autre « clin d'œil douteux » : Marguerite de Valois n'est-elle pas la métaphore des femmes criminelles, elle qui a trompé son mari, avorté peut-être, voire *sacrifié ses amants* ? La volonté de réancrer la reine dans son mythe est en tout cas manifeste dans cet ouvrage, puisqu'elle y est constamment nommée du sobriquet de Dumas.

Ce sont au contraire les véritables noms et titres de la reine qui figurent sur les couvertures des autres ouvrages parus durant cette période : *Deux épouses et reines à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle : Louise de Lorraine et Marguerite de France* de Jacqueline Boucher (Saint-Étienne, 1995), *L'Exil auvergnat de Marguerite de Valois, la reine Margot*, de Michel Moisan (Nonette [Puys-de-Dôme], 1999), *Vie des salons et activités littéraires, de Marguerite de Valois à Mme de Staël*, sous la direction de Roger Marchal (Nancy, 2001).

C'est également son nom le plus courant, et ce seul nom, qui apparaît en couverture des éditions de ses œuvres, qui se sont multipliées ces dernières années. Ce choix n'étonnera pas sous ma plume, que ce soit pour l'édition de ses œuvres complètes parue en deux volumes en 1998 et 1999 ou pour l'édition en livre de poche de ses textes en prose, sortie en 2004. Il peut en revanche surprendre de la part des éditions Mercure, qui ont choisi de ressortir pour la troisième fois en 2004 le florilège rassemblé par Cazeaux en 1971 sous le titre *Mémoires de Marguerite de Valois, la reine Margot*, mais cette fois sans le surnom ; la chose est d'autant plus remarquable qu'au-delà de cette différence, aucun des choix malheureux de cette édition n'a été corrigé à la lumière des recherches récentes – qui, de fait, la condamnent tout entière<sup>2</sup>. De la même façon, une petite maison d'édition clermontoise, toujours en 2004, a choisi de ne pas inscrire le sobriquet sur son édition des *Mémoires* de la reine, hélas inspirée de Cazeaux pour l'établissement du texte : Marguerite de Valois, *Mémoires, 1561-1582*. Une autre édition enfin, trois fois hélas pourrait-on dire puisqu'il s'agit de celle de *La Ruelle mal assortie*, a même vu le jour en 2000 dans une autre petite maison d'édition, arlésienne cette fois ; la pièce y est attribuée à « Marguerite de Valois, reine de France ».

Cette floraison est en soi remarquable, puisque c'est la première fois depuis le XVII<sup>e</sup> siècle qu'on observe une telle remise en circulation des œuvres de la reine (ou de ce qu'on croit tel). Sans doute est-ce une preuve supplémentaire de l'échec de la tentative de restauration du mythe, puisqu'on se souvient que le développement de celui-ci, à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, s'était traduit par la disparition de ses écrits au catalogue des libraires. Et pourtant, force est de constater que ce renouveau d'intérêt continue pour une part de se faire en dépit des avancées de la recherche, et en dehors de la contestation de son mythe, voire en en reconduisant des éléments. Signalons du reste, pour en finir avec ce dernier, que ni les scénaristes du film ni certains des « historiens sérieux » n'ont renoncé à y apporter leur contribution. Chéreau et Thompson ont mis en scène le viol public de Marguerite par ses frères, et ils ont montré des princesses de France traînant sans escorte dans la capitale (rue Saint-Denis, peut-être ?) pour « chercher des hommes » afin de se faire trousser contre un mur bien rugueux. Garrisson a fait de la « dame aux chameaux » une dame portée sur la bouteille, au seul vu des dépenses de vin enregistrées sur les comptes de sa maison. Boucher a suggéré, sans plus de preuves que Bourgeon dans les années 1980, que ses *Mémoires* avaient sûrement été écrits par l'une de ses dames de compagnie.

Une sourde hostilité continue donc de caractériser le rapport d'une partie des élites françaises à la première épouse d'Henri IV. En revanche, le mythe ne « marche plus » aux yeux du public éclairé, pour qui cette femme-là ne paraît plus pouvoir incarner la « mauveté » de ses semblables, ni constituer la preuve qu'elles doivent être mises à l'écart de la scène publique ; la même démonstration pourrait d'ailleurs être faite à propos de Catherine de Médicis. Quant au public populaire, il n'a pas fait un triomphe – c'est le moins qu'on puisse dire – aux deux romanciers qui avaient cru pouvoir surfer sur la vague du film, et aucun grand romancier à succès ne s'est aventuré dans cette direction.

Ces différents traits sont à mettre en relation avec les transformations qu'a connues la société française au cours de ces mêmes années. Le début des années 1990 est en effet la période où, suite à la révélation des statistiques européennes sur la féminisation des assemblées représentatives (dans lesquelles la France tenait le dernier

---

<sup>2</sup> Voir cette étude, p. 384-385 ; il faut y ajouter un autre défaut : le retour à l'édition de 1628 pour l'établissement du texte, qui efface les progrès réalisés par l'édition Guessard.

rang avec moins de 5%), la revendication de parité hommes-femmes a émergé, puis gagné l'ensemble de la société française<sup>3</sup>. Pas davantage familiarisées que l'ensemble de leurs concitoyens avec l'histoire de France, et fort peu sensibilisées, comme on l'a vu, par le sort des « grandes dames d'autrefois », les féministes ont été brutalement reconfrontées à la question de l'« exception française », puisque le « pays des droits de l'homme » s'était déjà fait remarquer en n'accordant le droit de vote aux femmes que bien après ses voisins. Dès 1993, lors d'un colloque organisé sur le thème *La Démocratie "à la française" ou les femmes indésirables*, Geneviève Fraisse affirmait : « mon hypothèse est que fonctionne encore la loi salique<sup>4</sup> ». Hypothèse prise très au sérieux par d'autres chercheuses depuis cette époque<sup>5</sup>. Même si la plupart des Français et des Françaises continuent de tout ignorer du processus qui a conduit à l'exclusion des femmes du pouvoir à la fin du Moyen Âge, il est clair que chacun et chacune sent bien, aujourd'hui, que cette exclusion n'a rien de naturel, et qu'elle a de profondes racines dans une histoire où notre pays pourrait bien n'avoir pas joué le plus beau rôle.

Ainsi peut-on sans doute comprendre les raisons profondes de l'indifférence de la société française contemporaine face aux tentatives de remettre au goût du jour les histoires de reines machiavéliques et de princesses dépravées. À l'inverse, on doit pouvoir attribuer la « seconde vie » de *L'Allée du roi* à cette conscience nouvelle de la nécessité de revisiter l'histoire de France avec des lunettes appropriées. Ce roman fort documenté et ouvertement iconoclaste que Françoise Chandernagor avait consacré à cette autre brebis galeuse qu'est Madame de Maintenon, et qui avait paru en 1981 avant d'être réédité en 1982 et 1983, a en effet connu cinq nouvelles rééditions entre 1993 et 1995. Quant à Marguerite de Valois, elle a rencontré cette dernière décennie plus d'attention de la part des chercheurs qu'au cours du siècle passé tout entier.

Venons en donc pour finir aux nouvelles connaissances que cette activité a générées. Il faut d'abord noter l'intérêt que cette figure soulève aujourd'hui dans d'autres pays que le nôtre. Un jeune chercheur russe, Vladimir Chichkine, lui a consacré plusieurs études historiques, il a publié des pièces inédites conservées à la bibliothèque de Saint-Petersbourg et il prépare actuellement la première édition en russe de ses *Mémoires*<sup>6</sup>. Aux États-Unis, Robert Sealy – auteur d'une monographie sur l'académie du Palais qu'avait protégée Charles IX – a publié une étude dédiée au mythe de la reine Margot et affichant la volonté d'aller « vers une élimination de la légende » ; trois universitaires se sont penchés sur les *Mémoires* de la reine et l'œuvre qui lui est attribuée, la *Ruelle mal assortie*. Par ailleurs, c'est sur le continent nord américain que se sont tenus les quatre premiers colloques « Femmes écrivains de l'Ancien Régime [français] » (en 1993, 1995, 1997 et 1999), où plusieurs études sur Marguerite de Valois ont été présentées avant d'être publiées.

---

<sup>3</sup>. Voir à ce sujet l'article de Françoise Gaspard, « De la parité : genèse d'un concept, naissance d'un mouvement », *Nouvelles Questions Féministes*, 1995, p. 29-44.

<sup>4</sup>. G. Fraisse, « Quand gouverner n'est pas représenter », in É. Viennot (dir.), *La Démocratie « à la française », ou les femmes indésirables*, Paris, Publications de l'Université Paris 7-Denis Diderot, 1995, p. 43.

<sup>5</sup>. Voir Janine Mossuz-Lavau, *Femmes/hommes pour la parité*, Paris, Presses de Sciences Po, 1998, p. 23 ; Sarah Hanley, « The Politics of identity and Monarchic Governance in France. The Debate over Female Exclusion », in Hilda L. Smith (dir.), *Women Writers and the Early Modern British Political Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 289-304 ; É. Viennot, « La loi salique dans la culture politique française : règle monarchique ou idéal républicain ? », in Hedwige Peemans-Poullet (dir.), *La Démocratie à l'épreuve du féminisme*, Bruxelles, Université des femmes, 1998, p. 101-124.

<sup>6</sup>. On trouvera les références des études évoquées dans ce développement dans la Bibliographie additionnelle.

En France même, outre les livres précités, une collection d'articles issue du premier colloque tout entier dédié à sa personne a paru en 1994<sup>7</sup> et une thèse d'histoire sur Marguerite de Valois et la musique a été soutenue en 1996. Par ailleurs, une vingtaine d'articles a été publiée sur son compte, soit en revues, soit dans des actes de colloques. Au final, en ne considérant que les productions relevant de la recherche, ce sont huit ouvrages et une quarantaine d'articles qui ont paru depuis 1993 sur la reine Marguerite, dont moins de la moitié me reviennent. Ces travaux ont exploré des domaines très divers. L'étude de son œuvre – généralement les *Mémoires* – a donné lieu au plus grand nombre de publications. Les approches historiques se sont diversifiées en études sur les aspects matériels et institutionnels d'une vie de reine (maison, ressources, mariage), sur des épisodes particuliers de son existence (périodes agenaise et auvergnate, divorce, retour à Paris), sur la place de la religion, de la philosophie et de la musique dans sa vie, sur son rôle culturel et politique, sur ses cercles, sur ses cours, sur l'identité de ses domestiques<sup>8</sup>. Certaines études se sont plus particulièrement penchées sur sa personnalité – donc sur sa formation et son rapport à ses proches –, telle qu'elle ressort de ses écrits et de ses choix politiques. Une bonne partie de ces travaux a également été consacré aux diverses aspects de sa réception, depuis sa réputation de son vivant jusqu'aux mises à l'écran de la *Reine Margot*, en passant par l'enrôlement de la reine dans le *Divorce satyrique*, *l'Astrée*, et le roman d'Alexandre Dumas. Enfin, l'édition critique des œuvres complètes de la reine a permis de mettre au jour une dizaine de poésies inédites ou jamais republiées depuis le tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, de retrouver un manuscrit de la *Déclaration du roi de Navarre* (ou *Mémoire justificatif*), d'établir le texte des *Mémoires* au vu des manuscrits existants, et surtout de faire émerger, dans toute sa cohérence, le demi-millier de lettres qui constitue aujourd'hui la correspondance de la reine ; ce sont en effet près de cent cinquante pièces inédites qui ont été exhumées à cette occasion, de nouveaux correspondants qui ont été identifiés, des dizaines de lettres qui ont été datées, et des pans entiers de la vie de la reine qui sont apparus.

Autant dire que la description des « écrits de Marguerite » donnée dans les premières pages de la « Bibliographie » qui suit est en partie obsolète ; c'est dans les introductions des deux volumes établis pour les éditions Honoré Champion qu'on trouvera les informations à jour sur les œuvres de la reine. Autant dire, également, que les dizaines de références différentes indiquées dans les notes concernant ces mêmes écrits sont aujourd'hui, pour le plus grand confort des lecteurs et lectrices, trouvables dans les deux volumes en question (ainsi que dans la version en poche parue en 2004, pour les seuls écrits en prose). Autant dire, enfin, que la lecture de ces éditions permettra d'étoffer le récit biographique et les analyses littéraires qui occupent la première partie de ce livre.

Ainsi, les poésies de la reine mettent en évidence les relations chaleureuses qu'elle entretenait avec ses poètes, ainsi que ses propres stratégies de publication, puisqu'il s'avère qu'elle en glissa plusieurs dans les recueils de ses protégés. Aux deux extrémités de sa vie d'adulte, ses lettres aux ducs de Nevers père et fils éclairent également ses choix politiques, lors du complot des Malcontents comme lors des frondes princières des

---

<sup>7</sup>. *Marguerite de France, reine de Navarre et son temps*, Agen, 1991. On trouvera les principales références – celles qui sont utiles à la connaissance de Marguerite et que ne reprennent pas d'autres études publiées ailleurs, dans la Bibliographie additionnelle).

<sup>8</sup>. Jacqueline Boucher a notamment établi que Thorigny, qui devint comme on s'en souvient Mme de Vermont, ne se prénommaient pas Gilonne mais Melchior, et qu'elle n'était pas apparentée au maréchal de Matignon (*Deux Épouses et reines...*, p. 51 et 355-356).

années 1610. L'épisode du renvoi de la reine, en 1583-1584, se voit de même éclairé par de nombreuses lettres qui ne font que mieux expliquer pourquoi elle refusa de faire confiance à quiconque, dans la période qui suivit. La longue négociation du divorce, désormais éclairée des échanges entre Marguerite, sa demi-sœur Diane d'Angoulême, le roi, ses ministres, et même Gabrielle d'Estrées, montre quant à elle l'extraordinaire jeu du chat et de la souris auquel se livrèrent les différents protagonistes, et confirme les talents de négociatrice de la reine. En revanche, la récupération du comté d'Auvergne s'avère beaucoup plus délicate qu'il n'y paraissait ; de fait, ce n'est pas en 1607 comme on le croyait (parce que telle est la version officielle), que Marguerite fit don de ses biens à la Couronne, mais quelques jours seulement *avant* l'ouverture de son procès, en 1606, au terme d'une partie de poker insensée avec son ancien mari – tant elle craignait ses tergiversations, sous l'emprise de sa folle passion pour Henriette d'Entraques. Le contrôle de ses places fortes, la taille de ses bois, la conduite de ses affaires domestiques par l'ex-châtelaine d'Usson s'éclaircissent quant à eux notablement à travers de nombreuses missives laissées de côté par les éditeurs du XIX<sup>e</sup> siècle, peu soucieux de correspondants sans prestige et d'occupations qui leur semblaient triviales, alors qu'elles révèlent une gestionnaire attentive et très au fait des dernières théories économiques. La connaissance de sa vie affective fait également un bond, grâce aux lettres adressées aux duchesses de Nevers et de Retz, au duc de Brissac, à la baronne de Fourquevaux – sans parler de la série de lettres à l'époux de cette dernière<sup>9</sup>, qui atteste qu'il fit un bon brin de cour à Marguerite au tournant du siècle, et que la chose la troubla... avant de la faire rire. On comprendra aussi – découverte capitale – que la reine s'était réconciliée avec Henri III peu avant la mort de ce dernier, et qu'elle serait sans doute rentrée à Paris dès la fin des années 1580 si la Journée des barricades n'avait pas modifié du tout au tout le contexte politique général. Et l'on découvrira, dans cet ensemble pour les trois quarts rédigé de sa main, non seulement la sûreté de son orthographe véritable (entièrement trafiquée par les éditeurs des siècles passés), mais aussi la variété de ses monogrammes, plus propres que les mots, bien souvent, à traduire les véritables sentiments de la reine.

Au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle, il est donc patent qu'un changement est bel et bien intervenu dans les rapports que la France entretient avec l'une de ses plus fameuses héroïnes. On est certes encore loin des retrouvailles solennelles, et loin de tout savoir sur elle ou sur son influence. De la même façon, on est encore assez loin de réaliser quel rôle joua le mythe de la reine Margot dans la construction du monopole masculin sur les fonctions de pouvoir dans la société contemporaine, et loin de comprendre quelle place il occupe parmi d'autres mythes de « reines indignes », alors même qu'on commence à identifier l'autre grand volet de ce processus : la disparition des femmes des manuels scolaires et des histoires de France<sup>10</sup>. Mais cette réflexion est en marche. Si elle s'approfondit, si se poursuit la résorption de ce monopole, il fait pour moi peu de doute que la « reine Margot » ne reprendra pas du service de si tôt.

Éliane Viennot

---

<sup>9</sup>. Il s'agit du fils de l'ambassadeur d'Espagne.

<sup>10</sup>. Voir les rapports de Simone Rignault et Philippe Richert pour La Documentation Française (*La représentation des hommes et des femmes dans les livres scolaires* (1997) et celui de Annette Wiewiorka pour le Conseil Économique et Social (*Quelle place pour les femmes dans l'histoire enseignée ?* 2004). Voir également Denise Guillaume, *Le Destin des femmes et l'école*, Paris, L'Harmattan, 1999 ; Françoise & Claude Lelièvre, *L'Histoire des femmes publiques contée aux enfants*, Paris, PUF, 2001.